

Préambule Nocturne

Nuit des étoiles, nuit des ténèbres...

Le soleil se couche sur les toits des temples. De jeunes prêtres, tout d'or vêtus, chantent des prières enivrantes sur les marches d'une cité ancienne, tapissées de fleurs colorées. Tambours, trompes, flammes et fumée envahissent les lieux dans une ambiance festive. Les chants et mantras résonnent jusqu'au firmament azuré. Je me tiens, joyeuse, au milieu de la foule dansante. Celle-ci devient de plus en plus dense. Tout à coup, un mouvement de panique rend la marée humaine dangereuse. J'en ignore l'origine si soudaine.

Devant moi défilent des images inquiétantes de brasiers et de bûchers que je ne comprends pas. Une vache apeurée fonce sur la population. Des voix hurlent. La peur me saisit. Je suis happée par ce magma humain, prisonnière d'une cité d'un autre temps, qui m'est étrangère. Un enfant en guenilles, le regard hagard, cherche ses parents. Alors que je me penche à sa hauteur pour lui venir en aide, je suis propulsée en arrière, perdant de vue le petit chérubin en détresse.

J'étouffe dans le chaos inextricable, je veux sortir de là. Je me débats, impuissante, telle une lionne dans une cage de feu. Je tente de saisir la main d'un sauveur temporaire mais sous la pression de

la horde endiablée, je n’y parviens pas. Le souffle coupé, je trébuche sur une marche d’escalier, tout près d’un fleuve. On me piétine. Je tente de protéger mon visage à l’aide de mes bras. J’essaie de toutes mes forces de me relever mais les douleurs dues aux coups de pieds trop nombreux ont raison de moi. Ma tête tape fortement contre le bitume. Je saigne. Je suis à terre. Mon sang encore chaud se répand sur les dalles médiévales. Sonnée, j’entends, dans un bruit sourd, des cris de détresse au loin mais je ne suis déjà plus là. La vie est en train de me quitter.

Je me réveille en sursaut, terrifiée dans mon lit. Non, je ne suis pas morte. Je suis seulement en sueur, à Bastia, dans mon appartement. J’ai encore fait ce rêve récurrent, plus exactement ce cauchemar qui ne me quitte pas depuis ma tendre enfance. Les sensations de malaise perdurent dans l’obscurité. Je me redresse dans mon lit pour ne pas retomber dans la profondeur des limbes. Les angoisses prennent le dessus. J’étouffe. Je dois me lever. J’ouvre les fenêtres en plein hiver. J’ai besoin d’oxygène plutôt qu’être à nouveau happée par la morbidité. Je me dirige vers mon balcon pour humer le parfum “renaissance” de la brise marine vivifiante. Je dois respirer pour calmer l’asthme qui prend le relais, juste respirer amplement...

Je tente de me rassurer dans la nuit solitaire : *tout va bien Naïs, tout va bien, rien de tout cela n’est réel !*

Dehors, la ville semble paisiblement endormie. La caresse du vent fait onduler gentiment les feuilles des arbres. Le temps s’écoule et ma patience fait son œuvre. Seulement voilà, ce cauchemar me hante. Il est si puissant que je crains de devenir folle. Je cherche des souvenirs, une bribe d’explication, un ancien traumatisme qui pourrait expliquer cette persécution nocturne quotidienne. Mais rien n’y fait ! Je cherche dans ma mémoire quelque chose en lien avec cette cité inconnue. Sans succès. Faute d’explication rationnelle, je garde mes ténèbres sous silence. Psychologue le jour, je suis pourtant

impuissante à expliquer ce qui m'arrive la nuit venue. L'étoupe se resserre et j'étouffe de plus en plus sur l'Île de Beauté. Il faut que je perce le mystère de mes maux...

Mais qu'est-ce que je fous là ? imploré-je au plafond d'étoiles étincelantes. Je fixe celles-ci de longues heures dans l'espoir qu'elles me ramènent à la lumière : respire Naïs, tout va bien. Tant que tu respires, tu es en vie. Demain sera un autre jour...

Au commencement...

La madeleine de Proust revisitée

Aussi loin que je me souviene, je rêve de découvrir la terre légendaire de l'Inde et le palais du Taj Mahal, chef-d'œuvre d'architecture appartenant au patrimoine de l'humanité.

Pourtant, rien ne me prédestine à ce grand pays énigmatique. Petite fille de Méditerranée jusqu'au bout des racines d'olivier, je baigne dans un monde digne des films de Marcel Pagnol aux antipodes de l'univers venu d'Orient.

Je grandis dans la campagne aux alentours de la ville d'Avignon et son célèbre Palais des Papes. Le petit village de mon enfance porte le nom poétique de Saint-Saturnin. Blonde comme les blés et de grands yeux verts ouverts sur le monde, j'observe inlassablement le spectacle de cette terre si généreuse en couleurs et parfums. Je garde en mémoire les images du mont Ventoux, géant de Provence, dans sa robe printanière, dominant le Vaucluse. Mon père, artiste à ses heures, peint les paysages bucoliques des champs de lavande et des vignes non loin de Châteauneuf-du-Pape. Nous aimons flâner le long des canaux de l'Isle-sur-la-Sorgue et de ses typiques roues à aube tournoyant au gré du mistral hurlant. La visite dominicale du marché provençal est accompagnée d'une halte familiale obligatoire

pour déguster la délicieuse “poichichade” d’une maraîchère locale.

Plusieurs fois par an, nous empruntons le chemin de pèlerinage séculaire pour approcher la source mythique de Fontaine-de-Vaucluse. Mon père ne se lasse pas de nous conter les secrets du gouffre, rendant ainsi le lieu énigmatique : « Cette source est la première de France, et l’une des plus importantes au niveau mondial, par son volume d’eau écoulé. Elle résulte de l’émergence d’un immense réseau souterrain, qui ne cesse d’intriguer curieux et chercheurs depuis l’antiquité. De nombreux explorateurs subaquatiques et spéléologues ont plongé ici, espérant toucher le fond de la première source verticale à ciel ouvert, dont Jacques-Yves Cousteau, le grand explorateur des mers et des abysses. Les dernières recherches affirment d’ailleurs que la source dépasse la hauteur de la Tour Eiffel ! Vous vous rendez compte les filles ? La limite des plongées humaines a été atteinte et des robots filoguidés prennent désormais le relais des hommes. On ignore toujours la profondeur du gouffre à ce jour. Et certaines légendes racontent que les nymphes sont les gardiennes de la source où reposent sept gros diamants enfouis dans les cavités souterraines et que de mystérieuses créatures y vivent... »

Intriguée, je me penche pour scruter le gouffre sombre et vertigineux qui semble vouloir me happer dangereusement vers les entrailles de la terre. Mais peu rassurée par l’absence de fond et par le mistral sifflant derrière mon dos glacé, je n’insiste pas. Je ne souhaite pas tomber nez à nez avec la version revisitée du monstre du Loch Ness. Je préfère retrouver le solide plancher de la terre chaude des Alpilles où la famille se réunit pratiquement tous les week-ends.

René, un de mes oncles aux moustaches rieuses, possède un petit cabanon au milieu des abricotiers et des oliviers qu’il cultive précieusement. Parisien d’origine, cet intellectuel sans compétence agricole, a bossé dur pour se faire une place au soleil et le pari audacieux s’est révélé payant. Son épouse Rosa, la sœur de ma mère, l’a

aidé sans compter à bâtir ce petit havre de paix. De nombreux souvenirs de bonheurs remontent à la surface à l'évocation des lieux : les rivières où je me baigne chaque été avec ma petite sœur Manon, pour y trouver un peu de fraîcheur, le parfum acidulé de la tarte aux abricots caramélisés tout juste sortie du four que nous dévorons sans attendre, au risque de nous brûler. Et puis, les cerises fraîchement cueillies à même l'arbre, que nous nous amusons à porter en forme de boucles d'oreille et le bruit incessant des cigales chantant la mélodie du bonheur.

Libres, nous déboulons toutes deux à grande vitesse dans la garrigue, les cheveux d'or chahutés au vent. Malheureusement, dans notre course folle nous soulevons maladroitement nos grandes jupes blanches, les chutes étant alors inévitables. Les genoux se retrouvent écorchés et les jupes, trouées et tachées, au grand dam de nos parents. Parfois, nous nous allongeons dans l'herbe de longues heures durant, humant le parfum du thym enivrant, dans une belle invitation au voyage onirique. Nous admirons alors le ballet dansant des nuages, dont les formes laissent deviner les figures du monde terrestre ou du monde imaginaire.

« Regarde Naïs, on dirait une coccinelle ! », s'exclame ma sœur espiègle du haut de ses quatre ans. J'ai six ans et mon droit d'aînesse me permet de reprendre sa diction approximative. « Mais non, une coccinelle, ma Manonette ! » Taquine, légèrement vexée, elle rétorque du tac au tac : « On dirait plutôt ton gros nez ! » Nous éclatons de rire dans un grand élan de complicité.

Notre cousine, Fanny, reconnaissable à sa sublime chevelure, digne des actrices américaines dans *Drôles de dames*, vient d'obtenir le permis de conduire et une 2CV décapotable à la couleur pomme verte ! Elle rêve de partir aux USA, eldorado supposé mais la terre d'abondance et de délices, nous y goûtons déjà.

Elle nous emmène souvent en balade dans le petit village d'Aureille

jusqu'au modeste lavoir chantant. Manon insiste toujours pour rester debout pendant le trajet et sortir la tête du toit ouvrant. Elle aime admirer le paysage et sentir les chatouilles du mistral sur son visage. Je suis le mouvement et ne me fais pas prier. Nous sommes fières de débarquer dans le village comme des princesses dressées, avec notre chauffeur personnel. On rit aux éclats quand Fanny s'époumone : « Les filles ! Fermez les bouches, vous allez avaler des guêpes ! Je ne veux pas être responsable d'un étouffement ! » Sa mise en garde sent le vécu...

J'adore ma petite sœur joyeuse et intrépide que ma cousine surnomme « Manon des Bois » en référence au justicier courageux Robin des Bois. Telle une amazone belle et charismatique, elle possède de longs cheveux raides et soyeux aux reflets de miel et un regard hypnotique aux tons du soleil. Ses lèvres framboisées ne cessent de bouger tant elle aime communiquer. Elle n'a qu'un seul défaut, elle est dotée d'une absence totale de peur ! Nous sommes donc toujours prêtes, ou presque, pour de nouvelles aventures.

La famille se réunit souvent autour de la table, fort animée jusque tard dans la soirée. Nous avons droit à l'habituel terrain glissant du débat politique sans fin. Celui-ci s'achève toujours en guerre froide des opposants gauche/droite, invités au festin. Ma mère Lena pousse parfois la chansonnette sur des airs de Gloria Lasso et ses *Dos arbolitos* afin de détendre l'atmosphère et ramener la joie sur le champ de bataille. Et si cela ne suffit pas, elle rajoute du Claude François à tue-tête ! La coupe est pleine. Mon oncle finit toujours par lui balancer un : « Alexandrie, Alexandraaa, tais-toi ! » Et Lena rajoute dans un revers de manche : « Ah ! Si j'avais un marteau, la la la, la la la... »

Tout le monde rit de bon cœur. Je suis loin de ces subtilités de langage, qui derrière l'humour laissent deviner des conflits latents. Je préfère décrocher la lune de mes rêves d'enfant, en me deman-

dant ce qu'il y a là-haut, de si beau et de si grand...

De cet amour de la terre provençale naît ma curiosité d'explorer le monde. Je suis encouragée par un père rêveur qui n'est guère intéressé par les tensions politiques. Philosophe à ses heures, il préfère questionner le sens de l'existence : « D'où vient-on ? Qui sommes-nous ? Où va-t-on ? » dans une quête incessante. Malheureusement, personne n'écoute vraiment sa voix grave et douce, couverte par les paroles et les rires fracassants d'une famille méditerranéenne où le vin coule à flot.

Observant le manège de l'indifférence familiale à l'égard de notre père, Manon et moi le rejoignons souvent pour contempler le ciel. Il décrit alors avec joie les constellations du zodiaque, montrant du doigt la Grande Ourse, Vénus, Cassiopée et Orion. Je ne comprends pas grand-chose à ses explications mais je l'admire tant son puits de science est intarissable...

Passionné de légendes et de symbolique, il aime me répéter : « Tu sais que ton prénom vient de l'hébreu *Hannah* qui signifie "gracieux" ? Et sais-tu que d'après la mythologie grecque et romaine, Naïs fut la nymphe des mers, des ruisseaux et des fontaines ? » *Rien que ça !* Je reste songeuse, repensant au gouffre de Fontaine-de-Vaucluse...

En père attentionné, il cherche certainement à améliorer la confiance en moi qui me manque tant. En réalité, mes parents m'ont donné un prénom bien provençal de la terre ensoleillée qu'ils adorent. En fin de soirée, je finis toujours par m'endormir, blottie contre ma mère. Elle me caresse la tête doucement pour m'apaiser. Je suis hypnotisée par le tintement des grelots fixés aux bracelets indiens qu'elle porte. Douce berceuse du soir, l'Inde est déjà gravée dans mon cœur.

Le doux souvenir de mon enfance est pourtant éphémère. Eh oui ! Car derrière la carte postale idyllique aux parfums de lavande se cache une réalité tout autre. Je souffre en silence car mes parents

se déchirent dans l'ombre. Nous sommes, ma sœur et moi, les tristes témoins impuissants de leurs disputes incendiaires qui alternent avec des silences glacials. Leur relation de couple demeure catastrophique et, malheureusement, ils restent ensemble soi-disant "pour le bien de leurs enfants".

D'origine espagnole, ma mère, Lena, est d'une beauté rare et racée. Elle possède la couleur de peaux caramel, caractéristique des femmes méditerranéennes, voire indiennes. Mais, elle est aussi brune, mate et dure que je suis blonde, à la peau claire et sensible. Elle pèse son poids de tristesse et affiche un fichu caractère. Il faut dire que la vie l'a endurcie. Alors qu'elle n'est encore qu'une enfant innocente jouant à la poupée, elle perd ses parents en Algérie coup sur coup. Son père a travaillé comme un forcené toute sa vie, au détriment de sa santé. Souffrant d'albumine, ses reins ne fonctionnent plus. La dialyse n'existant pas à l'époque, il trépassé alors que Lena vient de fêter ses onze ans. Sa mère, quant à elle, rend son dernier souffle d'un déchirant adieu pour ses treize ans, suite à une hémorragie du pancréas.

Puis le destin s'acharne sur Lena et son frère aîné Felipe durant la guerre d'Algérie. Lui est mobilisé et elle est arrachée à sa ville de naissance, Oran. En plein cœur de l'hiver glacial, elle rentre à Paris dans l'urgence avec sa sœur Rosa qui vient de trouver un travail. Leurs "pieds noirs" découvrent le froid et la neige pour la première fois. Rosa, plus âgée de quatorze ans, devient la tutrice de Lena et rencontre son futur mari, René, dans la foulée. Tous deux l'ont recueillie un temps pour l'aider à grandir. Lena considère Rosa comme le prolongement éphémère de sa mère perdue mais la colère et la révolte deviennent insidieusement son moteur de vie. Elle est devenue athée depuis qu'elle est orpheline et la vue d'une église la rebute. Son tempérament rebelle, parfois belliqueux lui a permis sans aucun doute de survivre au chagrin et d'avancer.

À sa majorité, elle débute sa vie professionnelle en tant que secrétaire de direction et sort avec quelques collègues de temps à autre. Un soir, elle remarque son futur mari, Patrick, dans un restaurant de la capitale. Il sirote un verre avec un ami et décide de l'aborder, flairant la beauté exotique ! Lui vient du grand Nord, de Lille plus exactement. Plutôt grand et mince, c'est un homme charmant à l'élégance naturelle. Sa courtoisie et ses étincelants yeux verts n'ont pas échappé à la timide Lena. Il est photographe et porte un regard contemplatif sur la vie. Sa personnalité douce et calme, et son discours empli de sagesse et de délicatesse rassurent Lena. Elle voit en lui, l'espace d'un instant, un sauveur apaisant, sentiment malheureusement illusoire. Patrick est en effet doté du même sort qu'elle. Abandonné par sa mère à la naissance, il n'a pas connu son père...

Doux et effacé, il fait pénitence et se raccroche à la foi du christianisme, ramenant un temps un peu d'espoir dans le cœur de Lena. Ils sont, au fond, deux oiseaux blessés cherchant à panser leurs blessures et à être aimés. Seulement voilà, aucun d'eux n'est en capacité de donner véritablement l'amour dont ils ont été privés enfants. Chacun étant le miroir du vide affectif de l'autre.

La rencontre du feu d'Oran et de la glace du Nord-Pas-de-Calais ne peut qu'entraîner un choc thermique désastreux ! Je n'ai d'ailleurs aucun souvenir de mes parents se témoignant une quelconque marque d'affection, tel que se tenir la main ou s'embrasser. Triste réalité d'un couple conjugal sans fondation, préférant faire illusion plutôt que de subir un divorce et un nouvel abandon.

Sans avoir conscience de tout cela à l'époque, je porte cette déchirure en moi et je me pose, très tôt, les questions que tout le monde se pose depuis la nuit des temps et qui n'ont rien d'original. *C'est quoi l'Amour ? Le vrai Amour ? Comment fait-on pour être aimé ?* Et comme beaucoup de petites filles de mon âge, je crois au prince charmant et au grand amour. Malheureusement, les couples

environnants sont de piètres objets d'étude dont le jeu relationnel principal se résume à des rapports de domination et de soumission, agrémenté d'un soupçon de chantage affectif et de mots blessants bien pimentés.

La malédiction familiale, portée de femme en femme depuis la nuit des temps, véhicule l'idée que les hommes sont tous « des salauds, égoïstes et infidèles ». Ma mère me martèle d'ailleurs régulièrement : « Surtout, ma fille, ne dépends jamais d'un homme, travaille et sois autonome ! » Manifestement, il est temps que je cherche mes propres réponses ailleurs, quelque part dans ce monde : *mais où ?* Quelqu'un doit bien détenir la réponse...

Mon attrait précoce pour le voyage reflète peut-être une fuite en avant de la douloureuse réalité de mon foyer mais je refuse la transmission de ce fléau ancestral. Je ne suis d'ailleurs pas la seule à rechercher une évasion. Mon père nous transporte fréquemment dans son univers de péplums et de westerns hollywoodiens tandis que Manon s'invente son propre monde au travers des lectures de *La Dame du lac* et de *Merlin l'enchanteur*. Combien de fois avons-nous regardé les aventures de *La guerre des étoiles* ou d'*Indiana Jones* à la recherche du Graal, qui suscitent en nous un imaginaire fertile. Ma petite sœur adore le film *Indiana Jones et le temple maudit* que nous finissons par connaître sur le bout des doigts. L'archéologue au grand cœur accepte d'enquêter sur le vol mystérieux de la pierre sacrée d'un village et la disparition de tous ses enfants. Le réalisateur, Steven Spielberg, a choisi l'univers indien et aborde ainsi les thématiques sensibles de la pauvreté, de l'exploitation des enfants. J'ignore encore ce que me réserve l'Inde. Je m'imprègne seulement des différents paysages cinématographiques. Clint Eastwood, Charlton Heston, Elizabeth Taylor et Christopher Reeves s'invitent régulièrement dans le salon pour *La dernière séance* d'Eddy Mitchell. Nous voyageons dans nos têtes, et du haut

de mes neuf ans je rêve que la fiction devienne réalité...

La nuit venue, l'angoisse de mort me rappelle à l'ordre. Les cauchemars terrifiants s'accroissent. J'appelle à l'aide dans l'obscurité de ma chambre mais rien n'y fait au grand dam de mes parents impuissants.

Avec le temps, je m'en accommode tant bien que mal...